



**HAL**  
open science

## De Meaux à Cucugnan. Très profondes réflexions sur l'éloquence sacrée (plaisante ouverture)

Alain Cullière

► **To cite this version:**

Alain Cullière. De Meaux à Cucugnan. Très profondes réflexions sur l'éloquence sacrée (plaisante ouverture). Bossuet à Metz (1652-1659). Les années de formation et leurs prolongements. Colloque international de Metz, May 2004, Metz, France. hal-04116449

**HAL Id: hal-04116449**

**<https://hal.science/hal-04116449>**

Submitted on 4 Jun 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## *De Meaux à Cucugnan. Très profondes réflexions sur l'éloquence sacrée.*

Bossuet à Metz (1652-1659). Les années de formation et leurs prolongements.  
Colloque international de Metz (21-22 mai 2004)

Plaisante ouverture

par

Alain Cullière,

Directeur de l'UFR Lettres et langues, Université Paul-Verlaine de Metz

La Renaissance n'a pas suscité de grands prédicateurs. Une certaine trivialité du prêche entretenue depuis le Moyen Âge, le goût de la farcissure livresque dont abusaient les religieux et surtout la fièvre propre au climat de controverse laissent dans l'ensemble, pour cette période, une impression de batelage et de désordre. Les quelques recueils de sermons conservés, pieusement recueillis par des auditeurs ou réécrits dans une tout autre perspective par leurs auteurs en vue de l'édition, dénaturent quelque peu l'idée que l'on se fait de la prédication, moment essentiel de la mission pastorale. Toutefois, tout au long du XVI<sup>e</sup> siècle, on a vu se multiplier les conseils, mises en garde et enseignements visant, aussi bien chez les catholiques que chez les protestants, à régénérer la pratique de la chaire. Érasme fut un des premiers à stigmatiser en ce domaine les abus de la rhétorique autant que la gesticulation hystérique. Dans *l'Éloge de la folie*, il raille ces théologiens qui, remontant de fort haut et fiers de leurs effets comme de leurs détours, expliquent la Trinité par l'accord du verbe avec le substantif, justifient le jeûne par les douze signes du Zodiaque et ne peuvent parler de la foi sans faire allusion à la quadrature du cercle. Dans son *De ratione concionandi*, prenant pour modèle son ami le franciscain Jean Vitrier, lui-même disciple d'Origène, Érasme rappelle la fonction éminente de la prédication, apanage des prélats selon une tradition que le concile de Trente devait rappeler dès sa cinquième session, en 1546. Si elle suppose que l'on soit savant sans pédantisme, elle requiert que l'on puisse être entendu du plus grand nombre, que l'on soit également mesuré et fervent pour toucher l'auditoire et, si possible, le modifier. Cela suppose un esprit pur et désintéressé. Encore, ajoute-t-il, les propos du prédicateur ne pourront être suivis d'effet que « si l'Esprit habitant dans son cœur met en mouvement le plectre de sa bouche et ajoute une force mystérieuse aux paroles de ses lèvres. » Un peu plus tard, les protestants, pour qui le prêche est un moment peut-être plus essentiel encore dans l'approche des fidèles, ont pareillement insisté sur la rigueur, la modération et l'universalité du message oratoire. On renvoie souvent à Calvin, mais je voudrais plutôt citer ici André Hyperius, professeur de théologie à Marburg, qui a publié en 1563, sous le titre d'*Enseignement à bien former les saintes prédications*, une méthodologie importante, quoique méconnue, dont se servaient les ministres messins. Tout en renvoyant à saint Augustin, Hyperius reconnaît qu'il y a bien des points communs entre l'orateur et le prédicateur, à savoir « enseigner, délecter, fléchir », mais que ce qui prime c'est la simplicité, car on parle à la multitude. Il convient, dit-il, d'éviter un langage « exquis » et « en quelque sorte enveloppé », en se souvenant que dissimuler l'art est le plus excellent des artifices, et il ajoute : « Ce n'est moindre grâce ou vertu de parler ouvertement, simplement et populairement que de parler doctement, subtilement et gravement. ». Quarante ans après, François de Sales reprendra exactement ces propos : prêcher, dira-t-il, c'est « enseigner et émouvoir » ; c'est aussi « délecter », mais à condition que la délectation ne soit pas que « chatouillement d'oreille », pour des auditeurs *prurientes auribus*. François de Sales ajoute, en se conformant aux leçons d'Érasme : « En un mot, il faut parler affectionnément et dévotement, simplement et candidement et avec confiance [...] Il faut que nos paroles soient

enflammées, non pas par des cris et actions démesurées mais par l'affection intérieure. ». Et en écho à Hyperius, il peut conclure en ces termes : « Le souverain artifice, c'est de n'avoir point d'artifice. » C'est toujours le même paradoxe qui est exprimé et qui consiste, en « un langage clair, net et naïf, sans ostentation », grâce à une doctrine dont on est bien épris, à persuader le plus grand nombre. Il n'est pas sûr que l'évêque de Genève, qui se reconnaissait « chétif et malotru prédicateur », ait toujours lui-même réussi ce périlleux exercice. En réalité, cet idéal de simplicité, d'authenticité et d'humanité, qui n'exclut ni l'autorité ni la gravité, on le voit peut-être difficilement à l'œuvre dans les temps passionnés de la Réforme et des guerres de Religion, mais il s'est divinement bien incarné dans un prédicateur venu beaucoup plus tard et que vous connaissez sans doute aussi bien que moi. Vous avez compris que je voulais parler du curé de Cucugnan.

Peut-être plus « chétif et malotru » encore que François de Sales, ce brave abbé dont parle Daudet dans ses contes est vraiment, selon moi, le modèle de l'habileté généreuse mise au service de la foi. Je ne vous rappellerai son histoire qu'en passant. Vous savez tous à quel point il se désespérait de voir les Cucugnanais désertir son église et comme il priait dans la solitude pour que la grâce lui fût donnée avant de mourir de pouvoir sauver son troupeau. Vous savez qu'un certain dimanche, particulièrement éclairé, il raconta en chaire avec beaucoup d'effroi et de fantaisie l'extraordinaire périple qu'il lui fut permis d'entreprendre la nuit précédente dans l'au-delà, comment il découvrit à cette occasion avec stupeur, au greffe du paradis et de la bouche même de saint Pierre, qu'aucun des Cucugnanais décédé n'avait la chance de côtoyer les anges, comment, essoufflé, il parvint ensuite avec appréhension aux abords du purgatoire mais sans y trouver trace de ceux qu'il cherchait, comment enfin, suant et tremblotant, il atteignit la grande rôtisserie de l'enfer et y reconnut un à un tous ceux qui dans Cucugnan avaient jadis si longtemps cédé au péché. Face à un tel constat, vous pensez bien que les quelques fidèles présents dans l'église étaient tout gémissants et blêmes. C'est alors que le curé de Cucugnan, bon comme le pain et qui aimait paternellement ses Cucugnanais, proposa un remède expéditif et extrêmement efficace, à savoir un bon programme de confesse étalé sur une semaine, afin de soulager toutes les consciences et de redonner à chacun, avec le goût des vertus, toutes ses chances de salut. Ce qui fut dit fut fait. Et depuis ce moment-là, la foi refleurit dans le village et le curé de Cucugnan ne rêva plus toutes les nuits que d'une seule chose, qu'il grimpe à la clarté des cierges le beau chemin qui mène à la cité de Dieu. Balivernes, me direz-vous. Soit, mais considérez un instant, mes amis, que ce personnage est vraiment le parangon de toutes les vertus et le plus sûr modèle de l'éloquence sacrée, auquel vous pourrez ensuite comparer les autres pour jauger leurs talents si vous le souhaitez. Bien sûr, il n'a peut-être pas laissé d'ouvrages dévots que l'on trouverait aujourd'hui dans la réserve des grandes bibliothèques, mais quand, le cœur meurtri, il priait pour ne pas mourir avant d'avoir ramené ses Cucugnanais au bercail, c'est un peu – Ne pensez-vous pas ? – comme s'il avait écrit, larme après larme, une belle méditation sur la brièveté de la vie. L'histoire précise bien que sa prière fut en fin de compte entendue de Dieu et que c'est pour cela qu'il lui fut donné, nuitamment, de connaître avant l'heure le sort des Cucugnanais décédés. On peut donc en déduire que le récit de sa visite au paradis, en purgatoire puis en enfer, est le type même de l'homélie inspirée, l'Esprit ayant, comme le disait Érasme, mis en mouvement le plectre de sa bouche. François de Sales estimait par ailleurs qu'il fallait éviter de rapporter en chaire des histoires « ridicules ». Cela est fort bien pensé, mais qu'y a-t-il de plus sérieux qu'une petite escapade dans la mort, surtout si l'on en juge par la qualité des personnes qui en ont fait l'expérience au cours des siècles ? Le cauteleux Ulysse s'y est aventuré. Énée aussi, mais il n'y a rien vu d'intéressant. Thésée tout autant, mais, compte tenu que ses intentions n'étaient pas honnêtes, il aurait mérité d'y rester. Virgile et Dante s'y sont également risqués, uniquement piqués par la curiosité. Même le sage Épistémon, précepteur de Pantagruel, s'y est retrouvé beaucoup plus tard et il s'y

est plu, puisqu'il reproche à Panurge, en baillant et pétant, de l'avoir un peu trop vite révoqué à la vie en lui recollant la tête avec de la poudre de Merdibus. Puisqu'il y a eu ainsi autant de précédents, il n'est au fond ni injuste ni ridicule que le curé de Cucugnan ait eu à son tour cette opportunité, d'autant que ses intentions étaient parfaitement respectables. D'ailleurs, le ridicule des situations, c'est comme la beauté des choses, tout est question de point de vue. Vous reconnaîtrez aussi que dans toute cette affaire le curé de Cucugnan n'a cherché à aucun moment à ménager ses paroissiens, mettant ainsi en pratique une autre recommandation de François de Sales qui disait qu'un prédicateur ne doit jamais user « de flatterie envers les assistants, fussent-ils rois, princes ou papes ». Je crois que les prélats des grands siècles n'ont pas toujours aussi fermement procédé. Notez au passage qu'il ne devait pas être très difficile de parler à tous les Cucugnanais en même temps, car ils se ressemblaient tous. C'était au fond de la bonne pâte campagnarde, un peu dure à pétrir mais incarnant toute la nature humaine, qui avait besoin de vérités premières sur la vie présente comme sur les fins dernières. Quand on parle en public, il est souvent facile d'opposer les catégories sociales, de flatter les uns pour mieux vilipender les autres. Mais à Cucugnan, de telles finasseries n'étaient pas possibles, car il n'y avait ni pauvres ni riches, pas de soldats ni de civils, pas de galériens et autres repris de justice, il n'y avait pas de belles dames enrubannées, pas de noblesse de la ville, pas de reine ni de dauphin, pas de chancelier ni de princesse palatine, ni toute cette clientèle qui oblige à tant de minauderies, pas de théâtre nocturne, car l'église de Cucugnan n'a jamais été un Hôtel de Rambouillet. Je vous invite à vous remémorer un instant avec moi le calendrier de confesse que le curé de Cucugnan a proposé ce dimanche-là, en guise de péroraison, à ses paroissiens pour mettre fin à l'inexorable damnation. Il suggérait ceci : « Demain lundi, disait-il, je confesserai les vieux et les vieilles, ce n'est rien. Mardi les enfants, j'aurai bientôt fait. Mercredi les garçons et les filles, cela pourra être long. Jeudi les hommes, nous couperons court. Vendredi les femmes, je dirai : pas d'histoires ! ». Rien que dans ces quelques suggestions, assorties d'un bref commentaire, on devine une profonde connaissance des âmes. Quelle direction de conscience ! Quelle casuistique ! Et le plus merveilleux, c'est que ce programme fut parfaitement mis en œuvre et suivi d'un effet durable et salubre, puisque par la suite il n'y eut plus jamais, semble-t-il, de toiles d'araignée dans le confessionnal ni d'hosties collées au fond du ciboire. Sans minimiser le talent et l'énergie du curé, il faut bien reconnaître qu'au fond les Cucugnanais avaient de belles âmes, bien faites pour plier sous la grâce. C'est toujours agréable pour un maître d'avoir des disciples qui n'ont pas un esprit mollasson comme le fils de Louis XIV. En définitive, en ramenant ses ouailles vers l'autel, le curé de Cucugnan n'a fait que donner raison à saint Vincent de Paul qui disait en 1658 : « Notre Seigneur a fait des prêtres [...] pour sauver toutes les nations par les instructions et l'administration des sacrements. » Vous me direz peut-être que Cucugnan ne saurait s'identifier à toutes les nations, mais admettez toutefois qu'un sacerdoce continué sur plusieurs décennies représente quand même plusieurs générations de Cucugnanais et que ce qui est petit dans le périmètre d'un village, répété sur des saisons et des saisons, cela finit quand même par faire beaucoup de monde, d'autant que les historiens admettent que le curé de Cucugnan a été le curé des Cucugnanais toute sa vie. Lui au moins a consacré à son troupeau son existence entière. Il n'a pas fait comme beaucoup d'hommes d'Église qui, après avoir cédé aux tentations du monde, laissent aux plus humbles « les restes d'une voix qui tombe et d'une ardeur qui s'éteint ». Tout cela, mes amis, et j'insiste avec une extrême gravité, fut admirable. Je ne connais pas comme vous autres les beaux salons de la théologie, mais si je devais me hasarder à quelques comparaisons je dirais, sans vouloir vous offenser, que le curé de Cucugnan était un bien grand pasteur, même s'il ne fut pas fait archidiacre. Il était, à sa manière, plus majestueux que le monseigneur qui s'entraînait à faire des signes de la croix devant la glace sous l'œil médusé du petit séminariste de Besançon ; il était, à sa manière, plus scrupuleux et plus disert que le recteur de l'île de Sein. Pour dire le vrai, je le trouve plus saint homme encore que le curé de mon enfance qui me donnait la note de 21/20 au catéchisme parce qu'il y avait

toujours un point supplémentaire attribué aux enfants de chœur qui servaient aux messes basses en semaine. Porter ce jugement de valeur m'est très pénible, car le curé de mon enfance était en tous points exceptionnel. Il possédait par-dessus toutes choses, je m'en souviens avec une grande émotion, le don de la parole divine. En bon père, il nous mettait en garde contre toutes les embûches de la vie, et spécialement contre les séances de cinéma que l'instituteur de l'école laïque proposait le samedi soir pour renflouer soi-disant les caisses de la coopérative scolaire. Il n'avait pas son pareil pour taper sur le lutrin à l'intention des petites vieilles qui piquaient du nez pendant le sermon, et surtout personne mieux que lui ne savait dénoncer avec une aussi juste véhémence le scandale provoqué dans le village par certaines jeunes filles qui préféraient aller au bal le soir de l'Assomption plutôt que de grossir les rangs de la procession à la grotte de la Vierge. Je préfère me taire parce que j'ai la gorge toute nouée à évoquer ces beaux moments d'éloquence sacrée qu'il nous servait. En tout cas, qu'il s'agisse du curé de mon enfance ou du curé de Cucugnan, je retrouve en eux pareillement les trois grands principes de la prédication dont je parlais au début et qui ont couru sur tout un siècle, d'Érasme à François de Sales, c'est-à-dire la simplicité, l'authenticité et l'humanité.

On me dit, mes amis, que vous êtes ici réunis pour évoquer un autre grand prédicateur et qu'il aurait même été celui-là évêque de Meaux. Pressé dans mes voyages et toujours tributaire des auberges et des cochers, j'ai souvent passé dans cette petite ville mais sans jamais m'arrêter. Je le regrette. Je ne peux pas en dire grand-chose sinon qu'elle se situe nettement au nord de Cucugnan. Le personnage dont vous allez parler doit être très important, sinon vous ne vous seriez pas déplacés si nombreux. Certains d'entre vous sont venus des villes voisines, voire de tout le pays ; certains sont même venus de l'étranger, et certains autres, plus prodigieusement encore, ont fait le grand voyage de Paris. C'est bien la preuve que vous attendez beaucoup de contentement à parler de ce grand personnage. Je me suis laissé dire dernièrement qu'il était fait de la fine fleur de farine bourguignonne. Si c'est le cas, honneur et gloire à lui pour les heures et les heures qui vont suivre, et à vous qui vous intéressez à lui, pleine et entière félicité. C'est la grâce que je vous souhaite.